

No. 18.

LES PEINTRES ILLUSTRES

1.95

WATTEAU

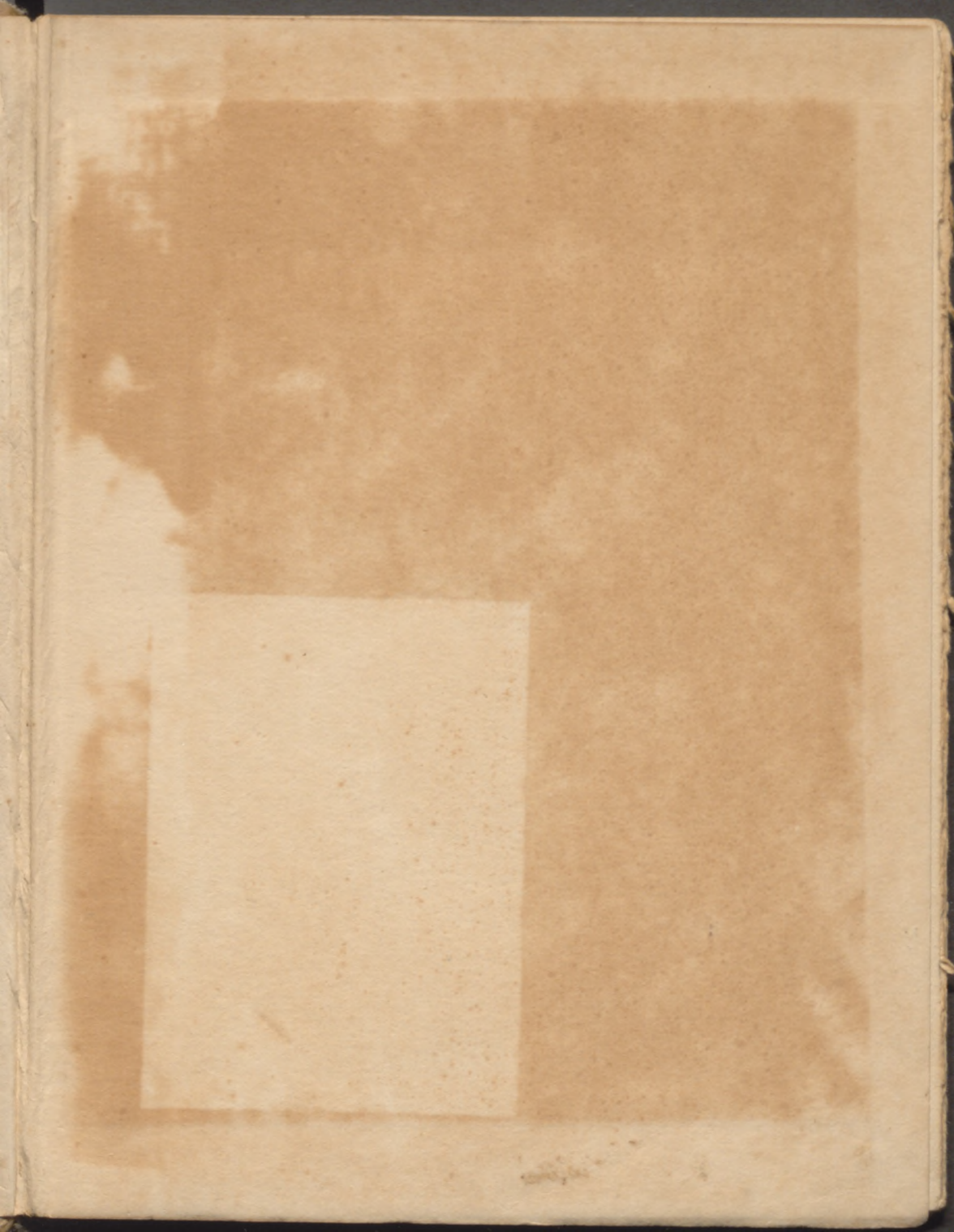


WATTEAU

ARTISTIC-BIBLIOTHÈQUE en COULEURS

PIERRE LAFITTE & C^{IE} EDITEURS





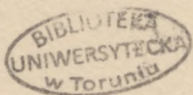
THE PRINTERS
111 N. 1ST ST.

WATTEAU
1850

LES PEINTRES
ILLUSTRES

WATTEAU

1684-1721



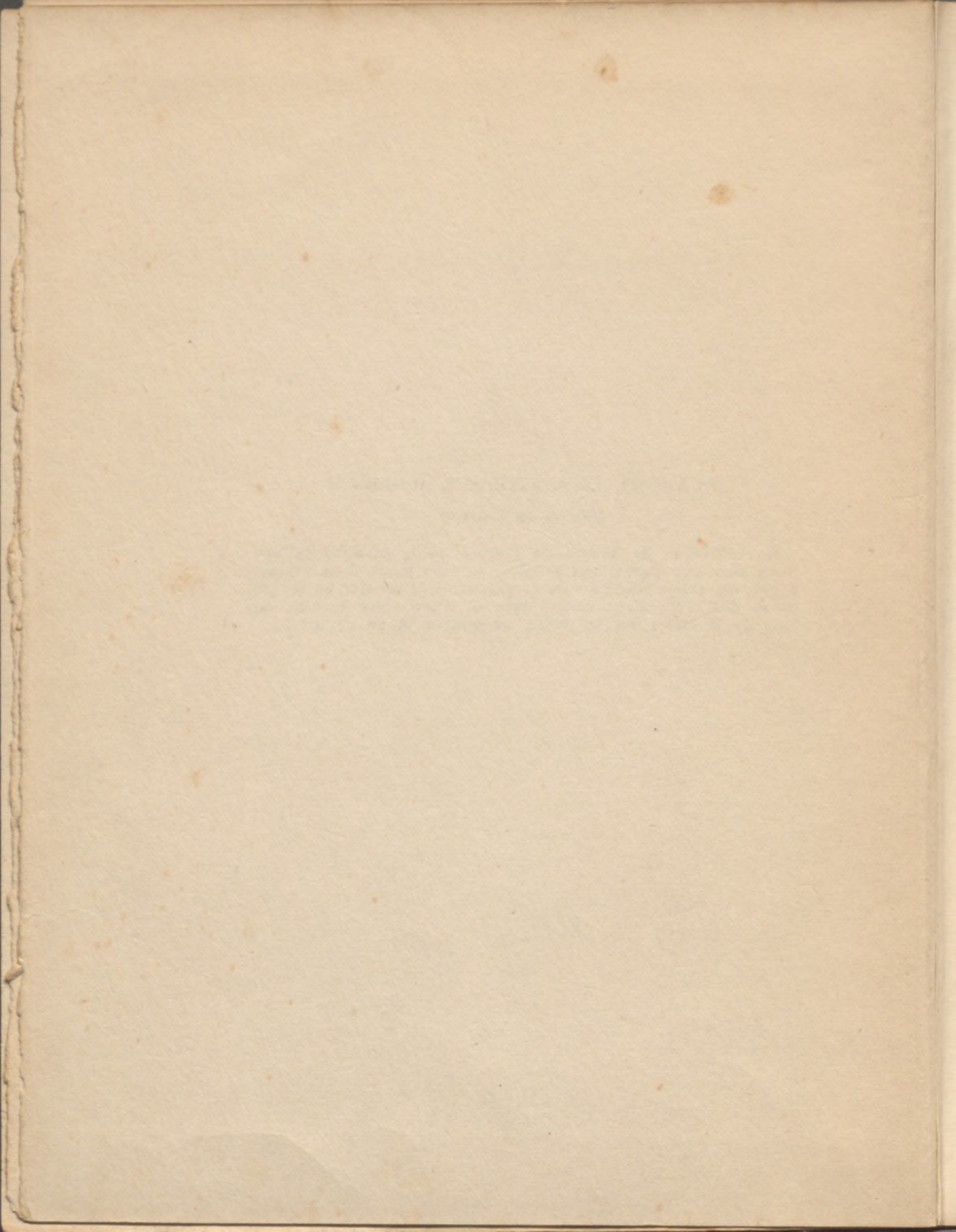
D 129/23

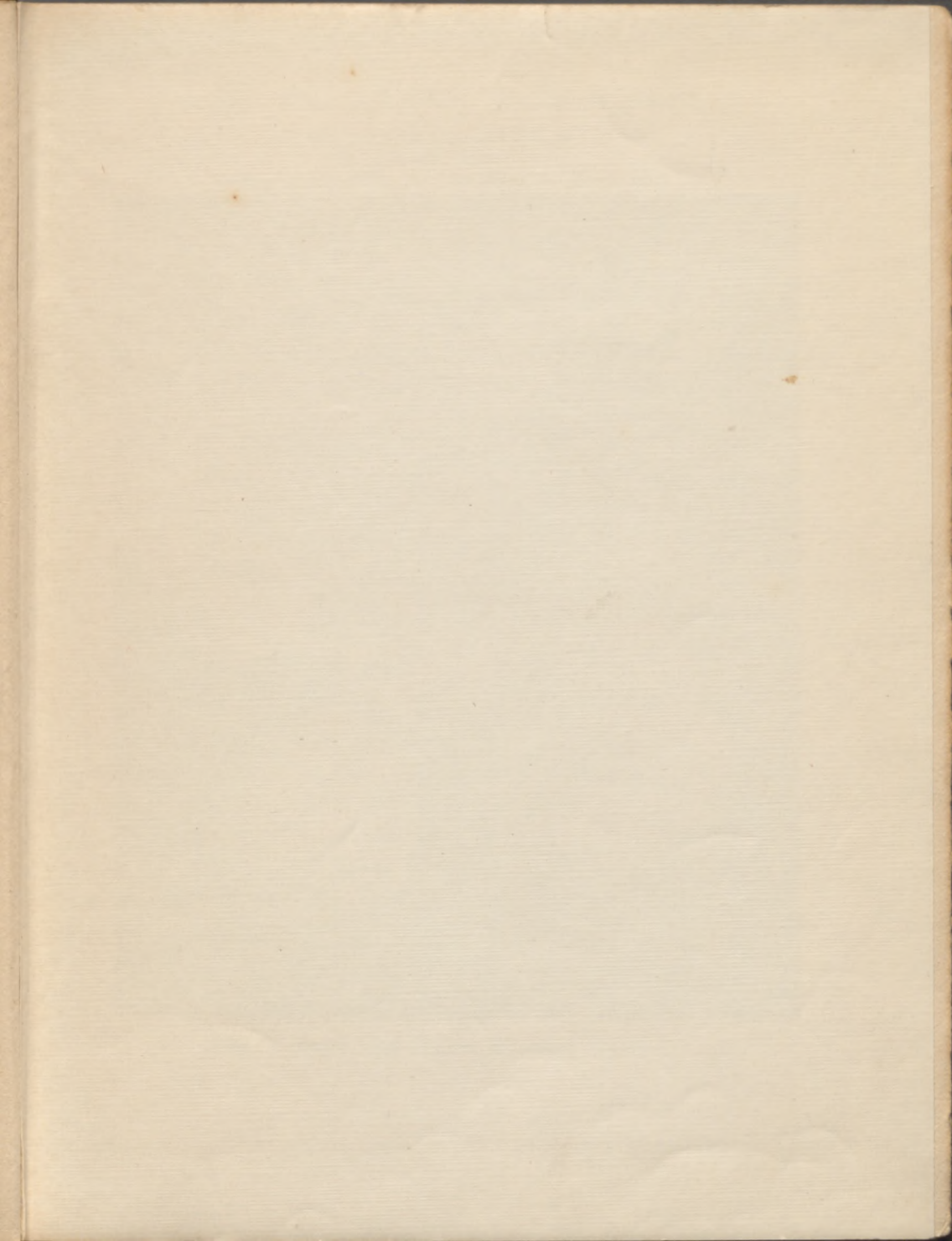
1514156

PLANCHE I.—PASTORALE (Frontispice)

(Musée du Louvre)

Le catalogue du Musée du Louvre décrit ainsi ce tableau.
“ Au pied d'un tertre, une bergère, en robe jaune et en corsage rouge, est assise tournée vers la gauche, pour écouter un berger, vu de dos, vêtu d'une culotte rose et d'une veste violette, qui joue de la flûte ; sur la droite, un mouton et un chien.”







LES PEINTRES ILLUSTRES

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE
M. HENRI ROUJON,
SECRETÉAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

Watteau

HUIT REPRODUCTIONS FAC-
SIMILE EN COULEURS



PIERRE LAFITTE ET C^{IE}
— EDITEURS —
90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS

THE HISTORY OF THE
TABLETS MATTERS

WALTON

THE HISTORY OF THE
TABLETS MATTERS

THE HISTORY OF THE
TABLETS MATTERS

THE HISTORY OF THE
TABLETS MATTERS

THE HISTORY OF THE
TABLETS MATTERS

THE HISTORY OF THE
TABLETS MATTERS

THE HISTORY OF THE
TABLETS MATTERS

THE HISTORY OF THE
TABLETS MATTERS

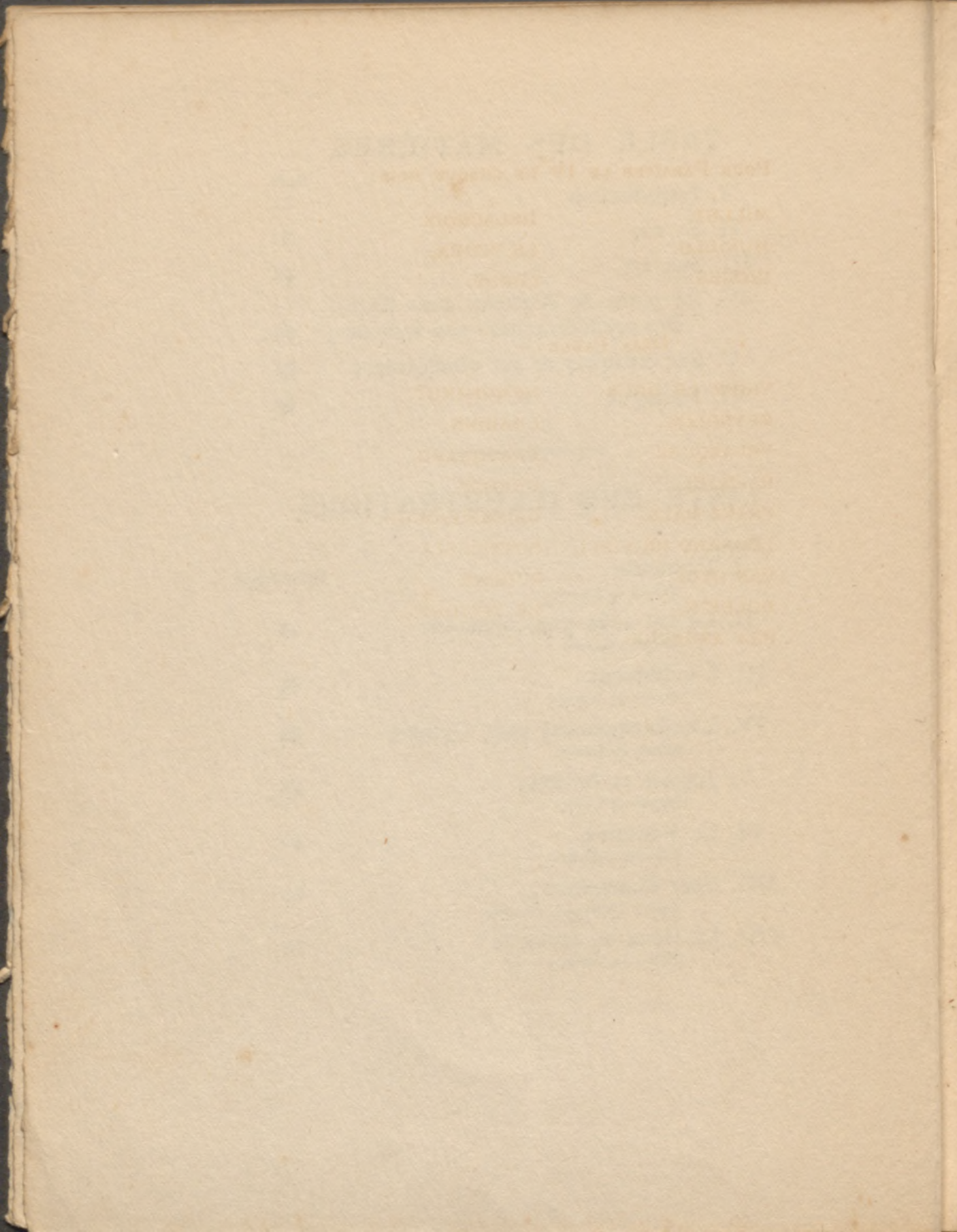
THE HISTORY OF THE
TABLETS MATTERS

TABLE DES MATIÈRES

	Page
I. Introduction	II
II. Sa vie	20
III. Son art	44
IV. La place de Watteau dans l'Art— Ses prédécesseurs—son influence	60
V. Ses critiques et ses admirateurs .	69
VI. Epilogue	80

LISTE DES ILLUSTRATIONS

Planche		
I. Pastorale	Frontispice	
Musée du Louvre		
II. Le bal sous une colonnade . . .	16	
Dulwich Galerie		
III. L'indifférent	24	
Musée du Louvre		
IV. L'embarquement pour Cythère .	32	
Musée du Louvre		
V. Jupiter et Antiope	48	
Musée du Louvre		
VI. La Fontaine	56	
Collection Wallace		
VII. Fête Champêtre	64	
Galerie Nationale d'Ecosse		
VIII. La leçon de musique	72	
Collection Wallace		



POUR PARAÎTRE LE 1^{ER} DE CHAQUE MOIS :

MILLET.	DELACROIX.
MURILLO.	LE TITIEN.
INGRES.	COROT.

DÉJA PARUS :

VIGÉE LE BRUN.	REMBRANDT.
REYNOLDS.	CHARDIN.
VELAZQUEZ.	FRAGONARD.
RAPHAEL.	GREUZE.
FRANZ HALS.	GAINSBOROUGH.
LEONARD DE VINCI.	BOTTICELLI.
VAN DYCK.	RUBENS.
HOLBEIN.	LE TINTORET.
FRA ANGELICO.	



WATTEAU

I

INTRODUCTION

“ **L'** *Embarquement pour Cythère*, ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre de Watteau, cette toile enchantée où l'esprit court dans des personnages comme une flamme dans des fleurs, ce poème de lumière que l'on peut, dans n'importe quel musée,

approcher de n'importe quel tableau, l'Embarquement pour Cythère, savez-vous où il est enfoui, caché, jeté? Dans une salle d'étude de l'Académie, où il sert de point de mire aux risées et aux boulettes de mie de pain des rapins de David!"

Les Goncourt rapportent cette anecdote d'après les "Lettres d'un artiste sur l'état des arts en France par P. N. Bergeret Paris 1848" . . . et il faut la citer ne serait-ce que pour prouver l'instabilité des goûts et de la critique, pour clouer au pilori ces aveugles et ces ignorants, insulteurs de tous les vraiment grands artistes; et ces jeunes gens, pervertis par leur maître intransigeant, sont-ils encore plus excusables que ces membres du jury du Second Empire refusant avec dédain les œuvres qui aujourd'hui resplendissent au musée du Louvre.

Ce que nous disons là est vrai pour La Tour dont des portraits se vendirent trois francs, pour tout l'art du dix-huitième si longtemps méprisé, pour notre école de paysagistes de 1830, pour les impressionnistes, etc. Et quand on parle de l'art du dix-huitième siècle, c'est surtout de Watteau qu'il s'agit; il apporte la joie et la vie dans l'art académique et morose dont on s'était contenté jusque là. Et ce délicieux peintre, tout de grâce, de jeunesse, d'élégance, était d'une santé fragile, qui influait sur son caractère, le rendant inquiet, soupçonneux, chagrin.

Sa vie pourrait être résumée en une page; il n'eut jamais de repos, course errante et vagabonde à la recherche d'un logis où il puisse se trouver bien; l'ennui l'avait chassé de sa ville natale, Valenciennes, et à ses derniers moments il eut

voulu y retourner. Comme ces pèlerins d'amour de l'Embarquement, il fut toujours celui qui part, ardent de désir, vers une île enchantée, mais sans jamais aborder à une cité durable. Et il s'est représenté souventes fois dans ses tableaux, c'est lui, cet homme jeune qui, dédaigneux, assiste à la fête champêtre sans y prendre part, parce qu'il sait combien est illusoire ce simulacre de joie, mais il reste, n'ayant rien de mieux à faire, et il regarde. . . .

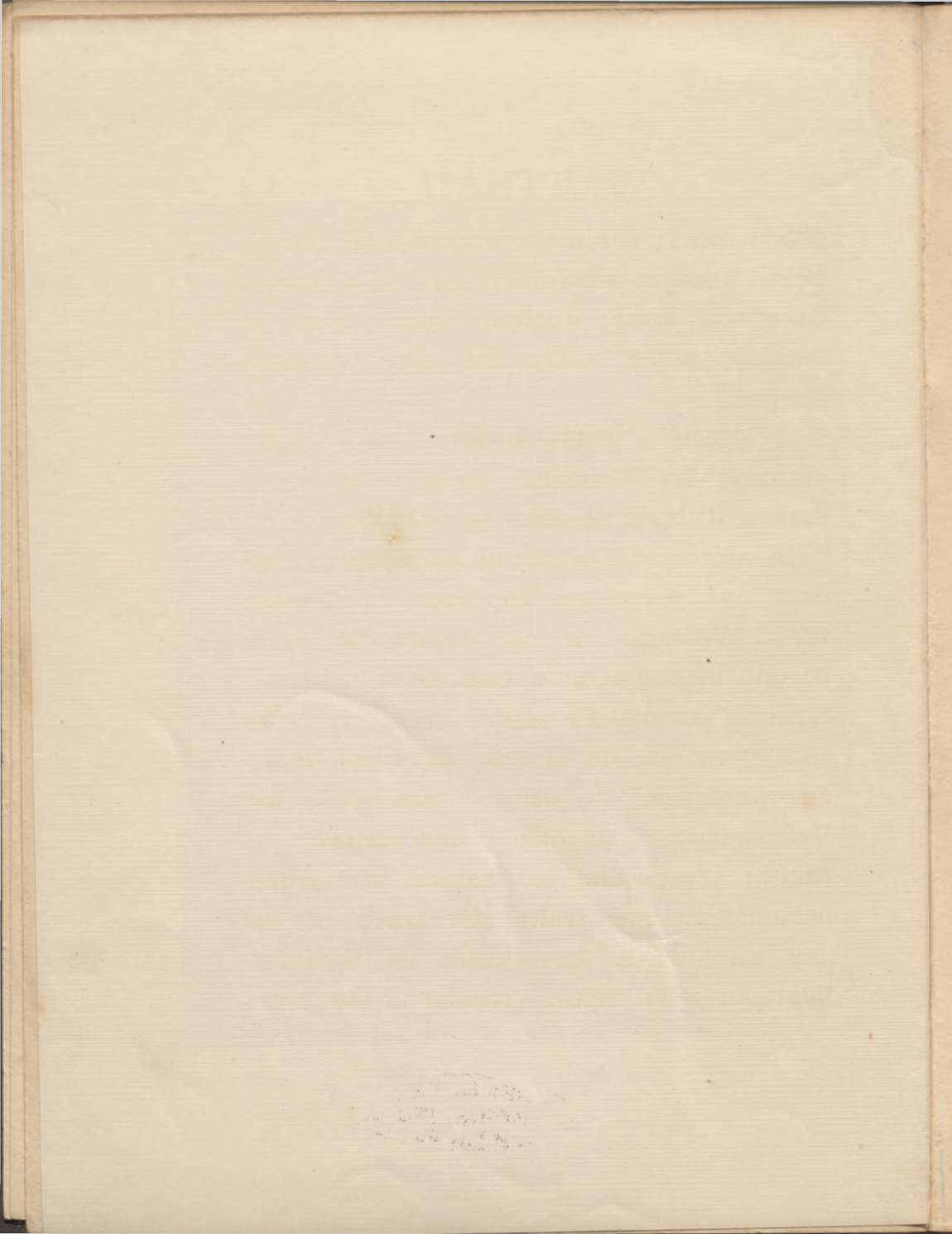
Gersaint nous a dépeint ainsi Watteau :
"Il avait le caractère inquiet et changeant, il était entier dans ses volontés, libertin d'esprit, mais sage de mœurs ; impatient, timide, d'un abord froid et embarrassé, discret et réservé avec les inconnus, bon, mais difficile ami ; misanthrope même critique malin et mordant, toujours mécontent de lui-même et des autres, et pardonnant

PLANCHE II.—LE BAL SOUS UNE COLONNADE

(Dulwich Galerie)

Cette peinture a souffert et a été abimée, mais est encore délicate avec la femme en jupon vert rayé rose et l'homme à l'habit bleu papillon. Il y a 73 silhouettes dans cette petite toile.





difficilement; il aimait beaucoup la lecture, c'était l'unique amusement qu'il se procurait dans son loisir; quoique sans lettres, il décidait assez sainement d'un ouvrage d'esprit."

Watteau a peint lui-même son propre portrait; les Goncourt dans leurs notes parlent d'abord de celui fait par Oppenort: "Un intéressant portrait de Watteau a passé dans une vente de Vignières du 9 mars 1875. Watteau y est représenté assis devant un bureau, le compas à la main. Sous sa perruque à petites cornes relevées sur le sommet de la tête, dans son habit aux parements de cette fourrure que les Valenciennois semblent affectionner, le Maître n'est plus le maigre et étique personnage aux traits décharnés et un peu atrabilaires du portrait de Boucher. Watteau a la figure presque pleine avec,

sur la physionomie, quelque chose d'une enfance naïve gardée dans un visage d'homme mûr, un air un rien rustique, un rien villageois, déjà légèrement indiqué dans le portrait de Crespy, et qui concorde assez bien avec le moral de l'homme peint dans cette phrase de Caylus 'tendre et peut-être un peu berger.' Le portrait à mi-corps, enfermé dans un cartouche décoré d'enfants porteurs d'attributs et surmonté d'un aigle tenant dans ses serres une trompette de la Renommée, a été lavé au revers du titre des 'Figures de différents Caractères' par Oppenort, qui a écrit au bas : Antoine Watteau, Peintre du Roy, de l'Académie de Peinture, d'après nature, par son ami Gille-Marie Oppenort Ecuier, Directeur général des Batiments et Jardins de Sa Majesté."

Ensuite, ils citent une effigie de Watteau

par lui-même: "Watteau a été malade toute sa vie. Dans tous les portraits, dans toutes les études que le Maître a laissés de son osseuse personne et de sa silhouette dégingandée, apparait le phtisique. Il est même un portrait saisissant, terrible, presque macabre du poitrinaire, c'est la planche 213 du recueil de M. de Julienne. Cette espèce de Démocrite en bonnet de nuit, regardez-le dans cette estampe qui sans conteste est la gravure du dessin désigné dans le catalogue de la Roque sous le n° 559: 'Watteau riant et fait par lui-même.' Regardez-le, et il vous semble voir une tête d'hôpital, convulsée dans une agonie sardonique."

II

SA VIE

Il devrait être facile, semble-t-il, de relater les faits saillants de la courte existence d'un peintre universellement renommé qui ne vécut que 37 ans et mourut en 1721. Cependant la tâche n'est aisée que depuis le jour où les Goncourt découvrirent chez un bouquiniste de l'arcade Colbert la *Vie d'Antoine Watteau peintre de figures et de paysages, sujets galants et modernes*, par M. le Comte de Caylus, amateur, lue à l'Académie royale de peinture et de sculpture le 3 février 1748.

La petite ville flamande de Valenciennes fut cédée à la France en 1677; sept années plus tard, de l'union de Jean Philippe Watteau et de sa femme Michelle Lardenois, était né un fils qui le 16 octobre

1684 fut baptisé en la paroisse Saint-Jacques sous les noms de Jean Antoine.

Le père était charpentier couvreur, non pas simple ouvrier mais maître de corporation chargé par la ville de travaux importants; sans doute il eut désiré que l'enfant lui succédât dans sa profession, mais dès qu'il se rendit compte de son penchant artistique, il n'y mit pas obstacle. Ger-saint constate: "Le goût qu'il eut pour l'art de la peinture se déclara dès sa plus tendre jeunesse: il profitait dans ce temps de ses moments de liberté pour aller dessiner sur la place les différentes scènes comiques que donnaient ordinairement au public des marchands d'orvietan et les charlatans qui courent le pays."

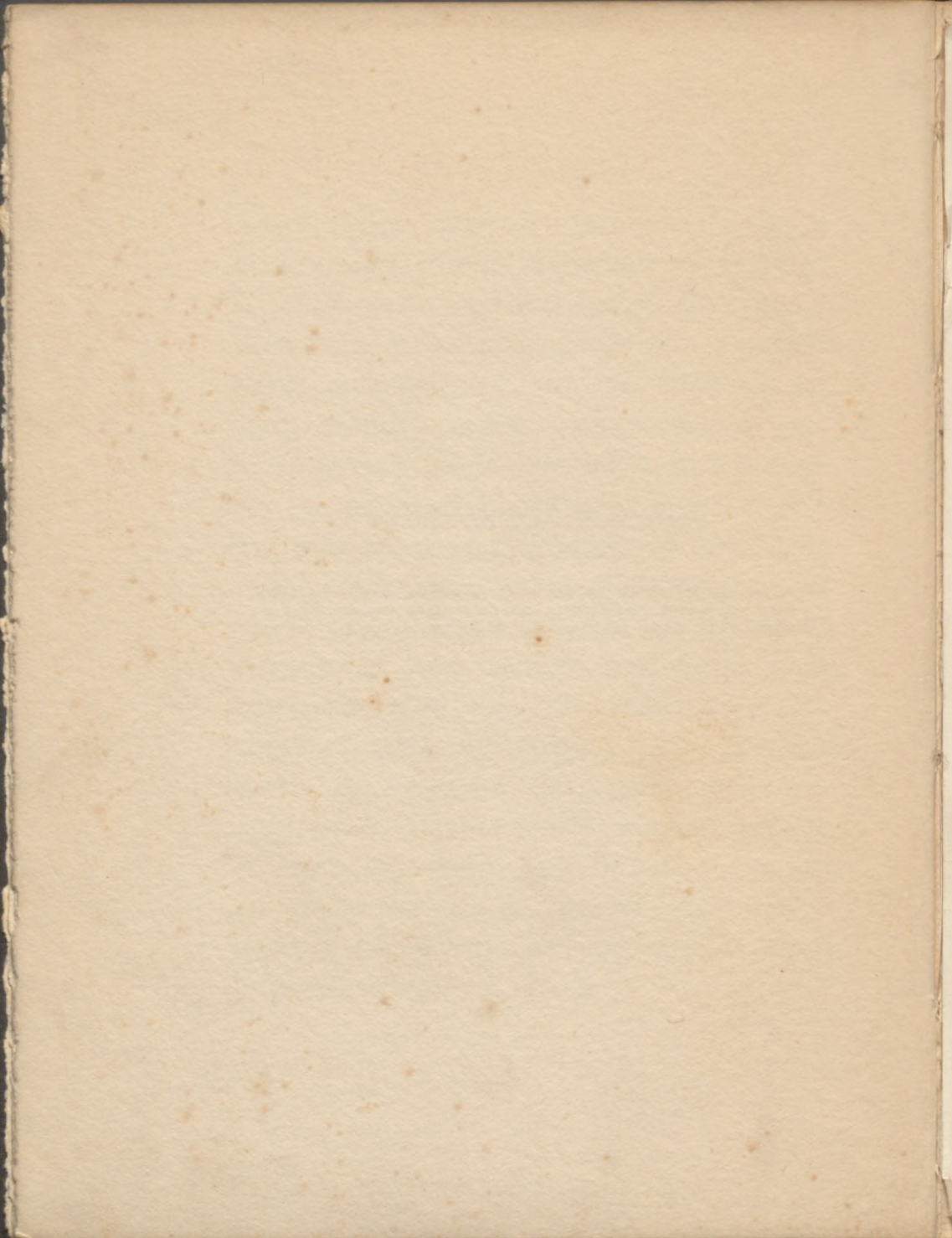
Le jeune Jean Antoine fut donc, à l'âge de quatorze ans, placé chez un peintre de Valenciennes, nommé Jacques

Albert Gérin, sous la direction duquel il fit son premier essai important de peinture la *Vraie gaieté*, tableau suivi d'un autre intitulé le *Retour de la guinguette*. En 1702 Gérin mourut et la vie de Watteau au foyer familial devint insupportable ; son père, espérant qu'il pourrait le garder avec lui, ne voulut pas continuer à lui fournir des subsides pour son éducation artistique ; c'est alors qu'il quitta Valenciennes et "vint à Paris dans l'équipage qu'on peut s'imaginer, pour cultiver une Muse qu'il chérissait sans trop la connaître." La vocation était irrésistible ; son premier maître à Paris fut un peintre médiocre, Métayer, qu'il quitta bientôt faute d'ouvrage, et alors commença pour lui cette période de privations et de pénurie qui provoquèrent la maladie de consommation dont il devait mourir à 37 ans.

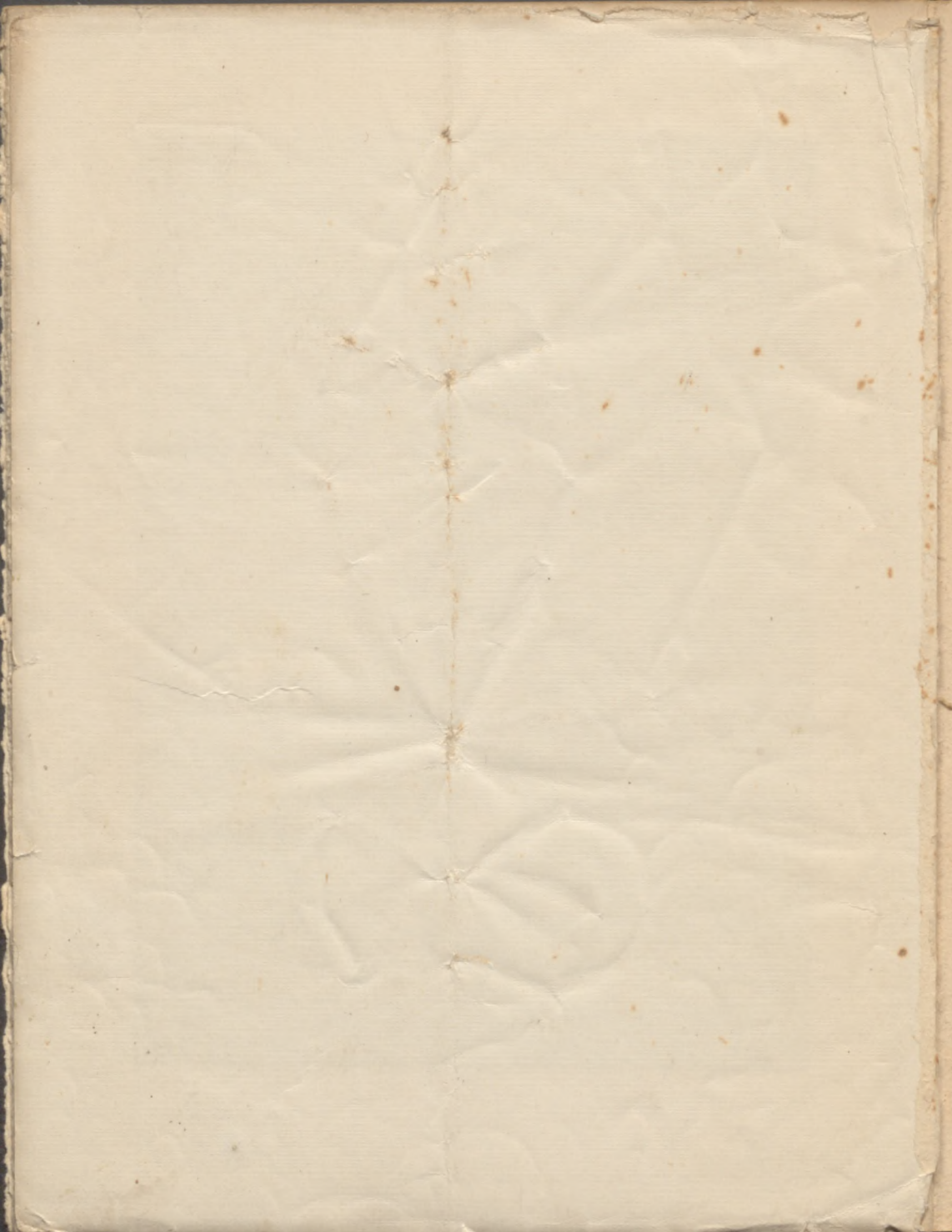
PLANCHE III.—L'INDIFFÉRENT

(Musée du Louvre)

A travers le monde de féerie de Watteau, il marche tranquillement, jouant l'indifférence, ne se mettant pas en peine de dissimuler sa triste rêverie. La technique de ce tableau est merveilleuse.







Sur le pont Notre-Dame, il y avait alors des boutiques de fabricants de tableaux à la douzaine chez lesquels on engageait des barbouilleurs ; Watteau fut l'un d'eux, se montra un travailleur habile et bientôt sa tâche lui devint si facile qu'il put peindre de mémoire, sans le modèle, la tête de Saint Nicolas qu'il avait à répéter sans cesse ; ses voisins avaient chacun leur spécialité, " les uns faisaient les ciels, les autres faisaient les têtes, ceux-ci les draperies, d'autres posaient les blancs. Pour une telle besogne la rémunération était modique : " Quoique occupé toute la semaine, il ne recevait que trois livres le samedi, et, par une espèce de charité, on lui donnait la soupe tous les jours."

Un artiste, moins volontaire, et moins passionné de sa vocation, eut renoncé, lassé par la destinée cruelle, Watteau travaillait,

attendait, employait ses loisirs à dessiner tout ce qui lui passait devant les regards.

Un jour heureux il rencontra Claude Gillot, le peintre décorateur qui, ayant considéré ses croquis, l'invita à venir vivre dans sa maison, et en fit tout à la fois son élève et son aide. Ainsi prit fin la période de détresse absolue.

On ne saurait trop préciser l'influence qu'eut Gillot sur la formation du goût et du talent de Watteau; il était son aîné de quelques années seulement, et c'est lui qui innova cet art charmant du dix-huitième siècle, en dessinant des costumes de théâtre. Les Goncourt disent avec raison : "C'est sans doute à ces premiers travaux décoratifs que la peinture de Watteau prit le goût du théâtre, dont son pinceau savant tira plus tard tant de plaisantes représentations."

Quelle que soit la raison, jalousie professionnelle, ou irritabilité d'une vie en commun, cette amitié après cinq ans fut rompue brusquement. Un détail curieux à noter est que Gillot cessa de peindre lorsque Watteau l'eut quitté, et il s'adonna exclusivement à la gravure.

En 1708, âgé de 24 ans, et emmenant avec lui ses amis Pater et Lancret, Watteau entre chez Claude Audran, *conciérge* du Luxembourg (le titre équivaut à celui de Conservateur aujourd'hui) et peintre d'ornements décoratifs; il y gagna d'avoir accès libre dans le palais, où il admirait les Rubens, et où, sous les ombrages du jardin, il errait observateur de la nature et du paysage; son souvenir y plaçait les personnages de Gillot, les décors de théâtre de Métayer, et la fantaisie ornementale d'Audran.

A cela il voulut ajouter des études techniques plus sérieuses, il se fit inscrire au nombre des élèves de l'Académie, au Louvre, il concourut pour le prix de Rome, fut même admis en loge, mais échoua contre un inconnu, Antoine Grison.

Prétextant une sorte de nostalgie, il décida de revoir sa ville natale, Valenciennes ; telle fut la raison qu'il donna pour quitter Audran qui avait toujours été bienveillant pour lui, bien que le rusé peintre de guirlandes et d'arabesques se fut efforcé de dissuader son protégé de se livrer à la peinture, craignant sans doute de perdre un aide aussi précieux.

Avant de se séparer d'Audran, Watteau peignit un petit tableau, un *Départ de troupes*, qu'il vendit 60 livres à Sirois, le beau-père de Gersaint, et partit pour Valenciennes malgré les objurgations de son ancien

maître. Il y resta peu de temps, "son caractère inconstant joint au peu d'émulation qu'il trouvait dans cette ville où il n'avait rien devant les yeux qui fût capable de l'animer et de l'instruire, le déterminèrent à revenir à Paris; sa réputation commençait à s'y établir."

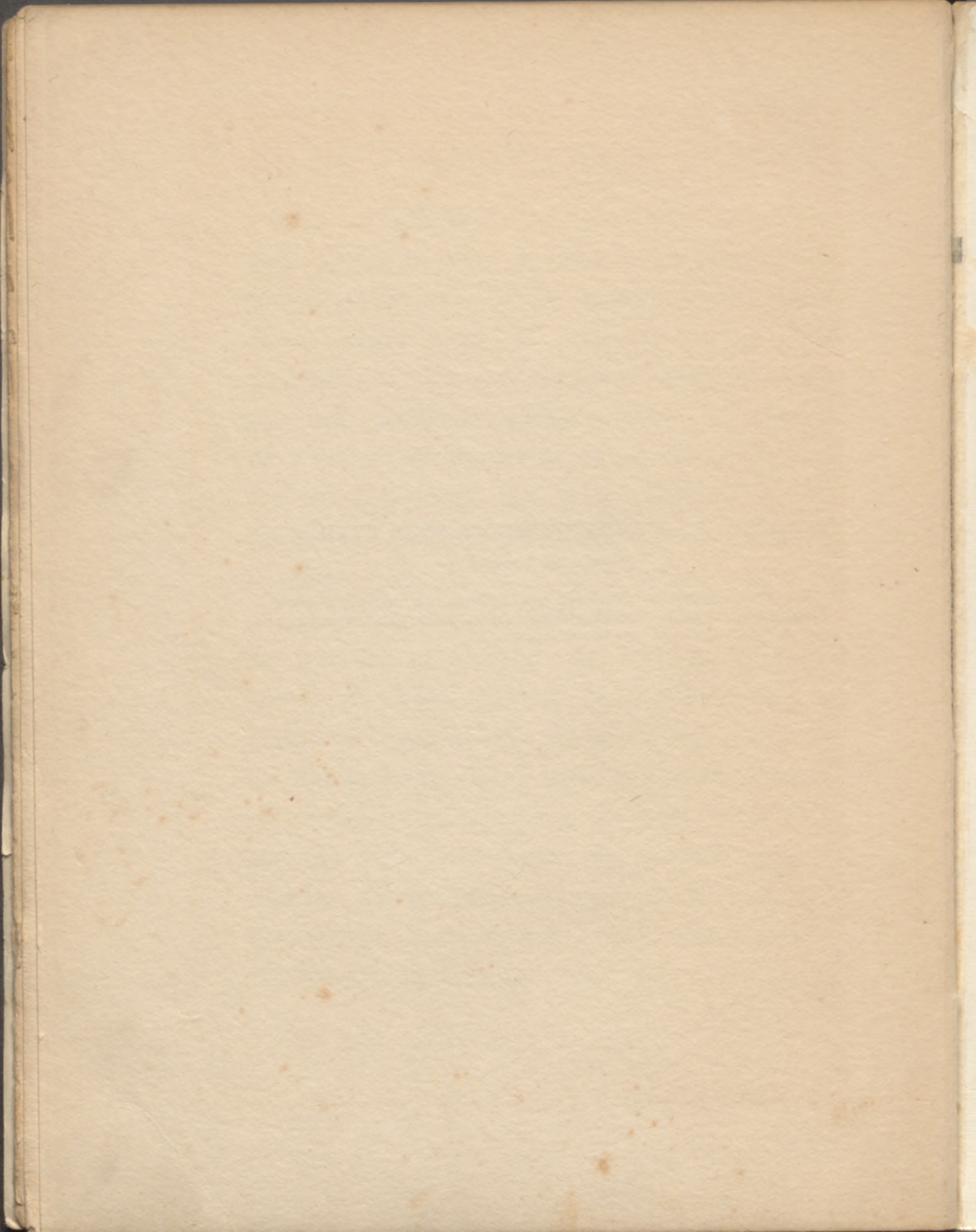
En 1712, ayant fait un pendant à son tableau de soldats, il se présenta à l'Académie: "La façon singulière avec laquelle il fut reçu à l'Académie Royale de peinture et de sculpture, raconte le catalogue de Lorangère, est fort honorable; il eut quelque envie d'aller à Rome pour y étudier surtout d'après les Vénitiens, dont il aimait beaucoup le coloris et la composition. Il n'était point en état de faire ce voyage, c'est pourquoi il voulut solliciter la pension du Roi; et, pour en venir à bout, il prit la résolution de faire

porter à l'Académie les deux tableaux qu'il avait vendus à mon beau-père, pour tâcher d'obtenir cette pension. Il part sans autres amis ni protections que ses ouvrages et les fait exposer dans la salle par où passent ordinairement Messieurs de l'Académie de Peinture et de Sculpture qui tous jettent les yeux dessus, et en admirent le travail sans en connaître l'auteur. M. de la Fosse, célèbre peintre de ce temps là, s'y arrêta même plus que les autres, et étonné de voir deux morceaux si bien peints, il entra dans la salle de l'Académie et s'informa par qui ils avaient été faits. Ces tableaux avaient un coloris vigoureux et un certain accord qui les faisaient croire de quelque ancien maître. On lui répondit que c'était l'ouvrage d'un jeune homme qui venait supplier ces Messieurs de vouloir bien intercéder pour

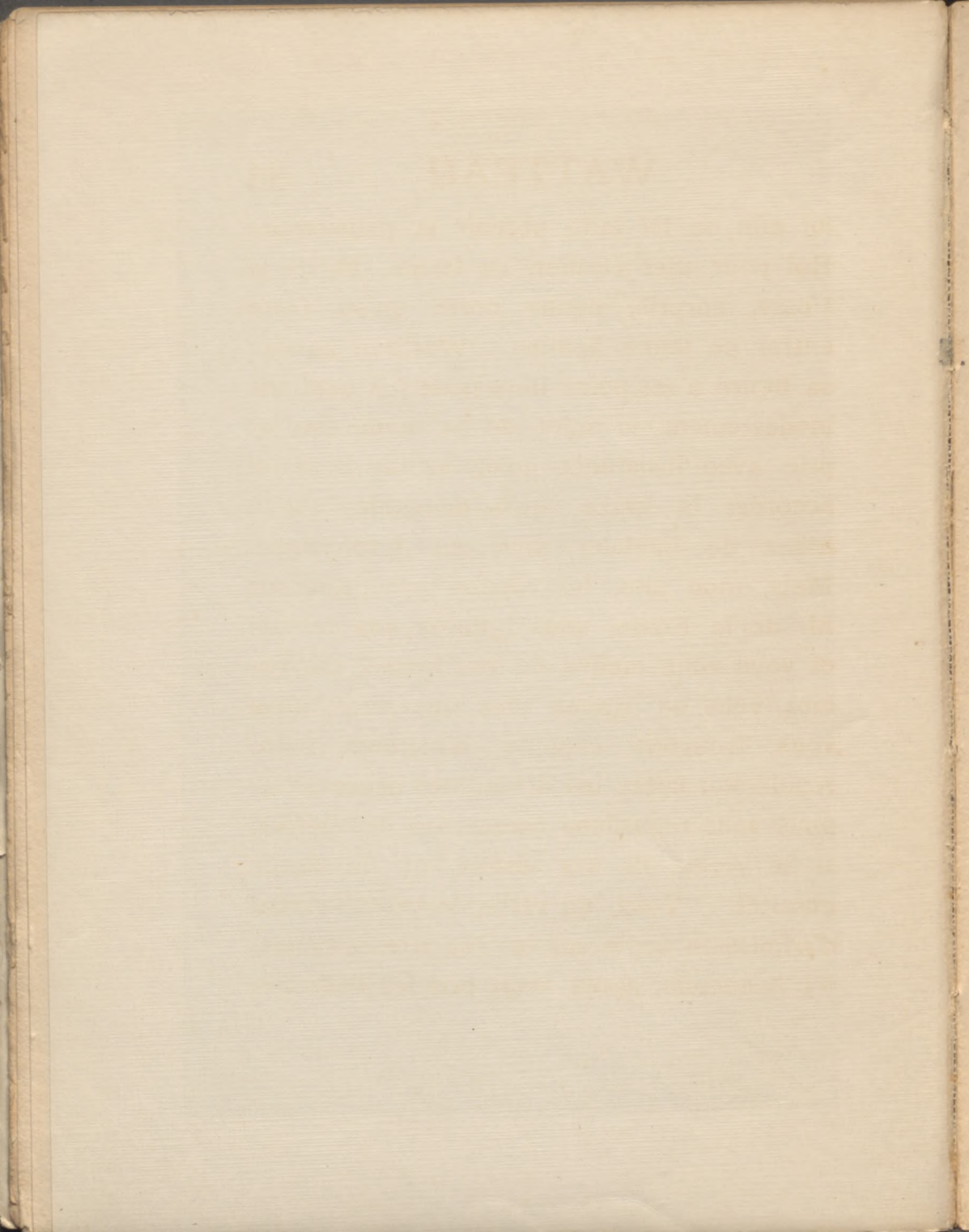
PLANCHE IV.—L'EMBARQUEMENT POUR CYTHÈRE

(Musée du Louvre)

En 1717, Watteau terminait son tableau de réception pour l'Académie, c'est la première étude de la toile plus importante qui se trouve au Musée de Potsdam.







lui afin de lui faire obtenir la pension du Roi pour aller étudier, en Italie. M. de la Fosse, surpris, donne ordre qu'on fasse entrer ce jeune homme. Watteau paraît; sa figure n'est point imposante; il explique modestement le sujet de sa démarche, et prie avec insistance qu'on veuille bien lui accorder la grâce qu'il demande, s'il a assez de bonheur pour en être digne. Mais, mon ami, lui répond avec douceur M. de la Fosse, vous ignorez vos talents et vous vous méfiez de vos forces, croyez-moi, vous en sçavez plus que nous, nous vous trouvons capable d'honorer notre Académie; faites les démarches nécessaires, nous vous regardons comme un des nôtres. Il se retira, fit ses visites, et fut agréé aussitôt." Voici, du reste, le procès-verbal d'admission copié sur les registres officiels: " L'Académie, après avoir pris les suffrages

en la manière accoutumée, elle a reçu le dit sieur Watteau académicien, pour jouir des privilèges attachés à cette qualité, et qu'il a promis, en prêtant serment entre les mains de M. Coypel écuyer, premier peintre du roi et de S-A-R. Monseigneur le duc d'Orléans, président, étant à l'assemblée. Quant au présent pécuniaire, il a été modéré à la somme de 100 livres."

C'est ainsi qu'à l'âge de 28 ans, le pauvre inconnu qui n'avait pas réussi à gagner le prix de Rome, fit partie de l'Académie, reçut le titre "de peintre des fêtes galantes" et devint rapidement célèbre.

Malade et capricieux, il travailla d'une façon constante aux esquisses et aux peintures qui devaient l'amener à produire son chef-d'œuvre, *l'Embarquement pour Cythère*.

Jamais satisfait de lui-même, il n'avait pas encore en 1717 ratifié son élection à l'Académie en envoyant la peinture qu'il devait ; on lui rappela le règlement auquel il devait se conformer et le 28 août 1717 il fit accepter son tableau.

Dès ce moment il n'eut plus à lutter contre la pauvreté, les succès s'ajoutèrent aux succès, l'Académie avait consacré son tableau, et cependant ses œuvres n'atteignaient pas des prix élevés comme le prouve cette quittance donnée au Régent : "J'ay reçu de Monseigneur le duc d'Orléans 260 livres pour un petit tableau qui représente un jardin avec huit figures."

En 1716, dans l'année qui précéda son envoi à l'Académie, il avait été habiter chez le financier Crozat en sa maison de la rue de Richelieu et en sa campagne de Montmorency. "Une des causes

déterminantes de l'entrée de Watteau chez M. Crozat, dit Gersaint, c'était la connaissance qu'il avait des *trésors en desseins* que possédait ce curieux; il en profita avec avidité, et il ne connaissait d'autres plaisirs que celui d'examiner continuellement et même de copier tous les morceaux des plus grands maîtres." Ne raconte-t-on pas que cette collection contenait 400 peintures des écoles venitienne et flamande, des milliers de dessins parmi lesquels 229 Rubens, 129 Van Dyck, 106 Véronèse et 130 Titien. Dans cette demeure luxueuse, Watteau put vivre avec délices; le parc fut le décor qui inspira ses pastorales, et dans lesquels il rencontra ses modèles. Cet homme "de taille moyenne et d'apparence insignifiante" dont "les yeux ne montraient ni sentiment, ni talent, ni animation," se trouvait là en termes

presque de familiarité avec toute la société ; il observait, il dessinait, il peignait.

Pour M. de Julienne, un de ses admirateurs, Watteau exécuta la réplique de *l'Embarquement* qui se trouve actuellement à Potsdam.

Tout le monde sourit au peintre, mais les femmes rendirent plus capricieux et plus mélancolique cet incurable rêveur de l'impossible. Froid, timide, dédaigneux, malade, il fuyait la société maintenant qu'elle le recherchait, et trompait par le travail son ennui et sa nostalgie.

“L'amour de la liberté et de l'indépendance, dit Gersaint, le fit sortir de chez M. Crozat ; il voulut vivre à sa fantaisie et même obscurément ; il se retira chez mon beau-père dans un petit logement et défendit absolument de

découvrir sa demeure à ceux qui la demanderaient.”

Il était faubourg Saint Victor, chez Nicolas Vleughels, un peintre flamand, rencontré dans le salon de M. de Julienne; ils vécurent en commun jusqu'en 1718, mais à ce moment là son désir de solitude l'assaillit encore.

M. de Julienne, qui fut toujours son ami dévoué, lui reprocha de ne pas assez se préoccuper de sa vie, de son bien-être; M. de Caylus l'admonestant de même façon, le peintre répondit: “Le pis-aller, n'est-ce pas l'hôpital? On n'y refuse personne.” Des amis lui conseillèrent de voyager, d'aller en Angleterre où il aurait beaucoup de succès; il partit pour Londres en 1720. Il fut présenté au roi pour lequel il fit quatre tableaux qui sont actuellement au palais de Buckingham;

mais le climat de là-bas était mauvais pour son état de santé, et le docteur Mead l'engagea à retourner à Paris.

Revenu, Watteau s'installa dans la maison de Gersaint: "A son retour, qui était en 1721, dans les premières années de mon établissement, il vint chez moi me demander si je voulais bien le recevoir et lui permettre, *pour se dégourdir les doigts*, ce sont ses termes, si je voulais bien, dis-je, lui permettre de peindre un plafond, que je devais exposer en dehors; j'eus quelque répugnance à le satisfaire, aimant beaucoup mieux l'occuper à quelque chose de plus solide; mais, voyant que cela lui ferait plaisir, j'y consentis. L'on sait la réussite qu'eut ce morceau, le tout était fait d'après nature, les attitudes en étaient si vraies et si aisées, l'ordonnance si naturelle, les groupes si bien entendus qu'il attirait

les yeux des passants ; et même les plus habiles peintres vinrent plusieurs fois pour l'admirer ; ce fut le travail de huit journées, encore n'y travaillait-il que les matins, sa santé délicate ou pour mieux dire sa faiblesse ne lui permettant pas de s'occuper plus longtemps."

Son état empirait ; il quitta Gersaint, désirant aller vivre à la campagne ; un de ses amis, l'abbé Haranger, chanoine de Saint Germain l'Auxerrois, obtint de Le Fèvre, intendant des menus, qu'il lui prêtât sa maison de Nogent.

Il s'y installa en 1724 ; un fait émouvant est à citer que content les Goncourt : "Dans ce court et dernier séjour de Watteau à Nogent, sous l'influence des idées de pardon qu'amènent les approches de la mort, Watteau eut un remords de sa conduite envers son compatriote et

élève Pater, qu'il avait eu la dureté de renvoyer de chez lui, où son père l'avait placé," "trop impatient, dit Gersaint, pour se prêter à la faiblesse et à l'avancement d'un élève." Il se faisait des reproches de n'avoir pas rendu assez justice aux dispositions naturelles qu'il avait reconnues dans Pater, et avouait même à Gersaint "qu'il l'avait redouté." Mais laissons la parole à Gersaint qui nous montre le mourant, dans un touchant et sublime repentir d'artiste, racheter avec les dernières heures de sa vie, tout entières données à Pater, la mauvaise action de son passé—"Il me pria de le faire venir à Nogent, pour réparer en quelque sorte le tort qu'il lui avait fait en le négligeant, et pour qu'il put du moins profiter des instructions qu'il était encore en état de lui donner. Watteau le fit travailler devant

lui et lui abandonna les derniers jours de sa vie ; mais Pater ne put profiter que pendant un mois de cette occasion si favorable : la mort enleva Watteau trop promptement. Il m'a avoué depuis qu'il devait tout ce qu'il savait à ce peu de temps qu'il avait mis à profit : il oublia totalement les fâcheux moments qu'il avait essayés chez ce maître pendant sa jeunesse, et il a longtemps eu pour lui une reconnaissance parfaite ; il a su rendre justice à son mérite toutes les fois qu'il trouvait occasion d'en parler."

La pensée de Watteau ramenée par son compatriote à sa ville de Valenciennes il résolut de quitter Nogent. "Le désir de changer le tourmenta encore de nouveau ; il crut pouvoir se tirer de cette maladie en prenant le parti de retourner dans son air natal, il me communiqua ses idées, et

pour en venir à bout il me pria de faire faire un inventaire du peu d'effets qu'il avait et d'en faire la vente—qui monta environ à 3000 livres dont il me fit gardien. C'était là tout le fruit de ses travaux avec 6000 livres que M. de Julienne lui avait sauvées du naufrage dans le temps qu'il partit en Angleterre, et qui furent rendues à sa famille après sa mort ainsi que les 3000 livres que j'avais entre les mains. Watteau espérait de jour en jour gagner assez de force pour pouvoir entreprendre ce voyage, où je devais l'accompagner; mais sa défaillance augmentant de plus en plus, et la nature manquant chez lui tout à coup, il mourut entre mes bras au dit Nogent." (18 juillet 1721.)

Les derniers jours de sa vie il s'était occupé à peindre un Christ en croix pour le curé de Nogent, ce brave curé à qui il

demandait pardon de l'avoir fait grimacer sous l'habit de Gilles, et à qui il répondait quand il lui présenta un crucifix grossier à son lit de mort : "Otez-moi ce crucifix, il me fait pitié, est-il possible qu'on ait si mal accommodé mon Maître !"

III

SON ART

Nul ne peut résister au charme de cet art de Watteau, à cette exécution prestigieuse que n'ont pas égalée ses imitateurs comme Pater et Lancret.

Son œuvre, d'après M. de Caylus, fut considérable ; une liste complète en est difficile à établir, car beaucoup de toiles et de dessins sont perdus ou ont été détruits pendant la Révolution. Il a traité tous les sujets—portraits, allégories, satires,

sujets religieux, mythologiques, historiques, scènes militaires, scènes de théâtres, figures de caractères, scènes de la vie familière, pastorales galantes, paysages et sujets rustiques, arabesques, figures de modes, etc.

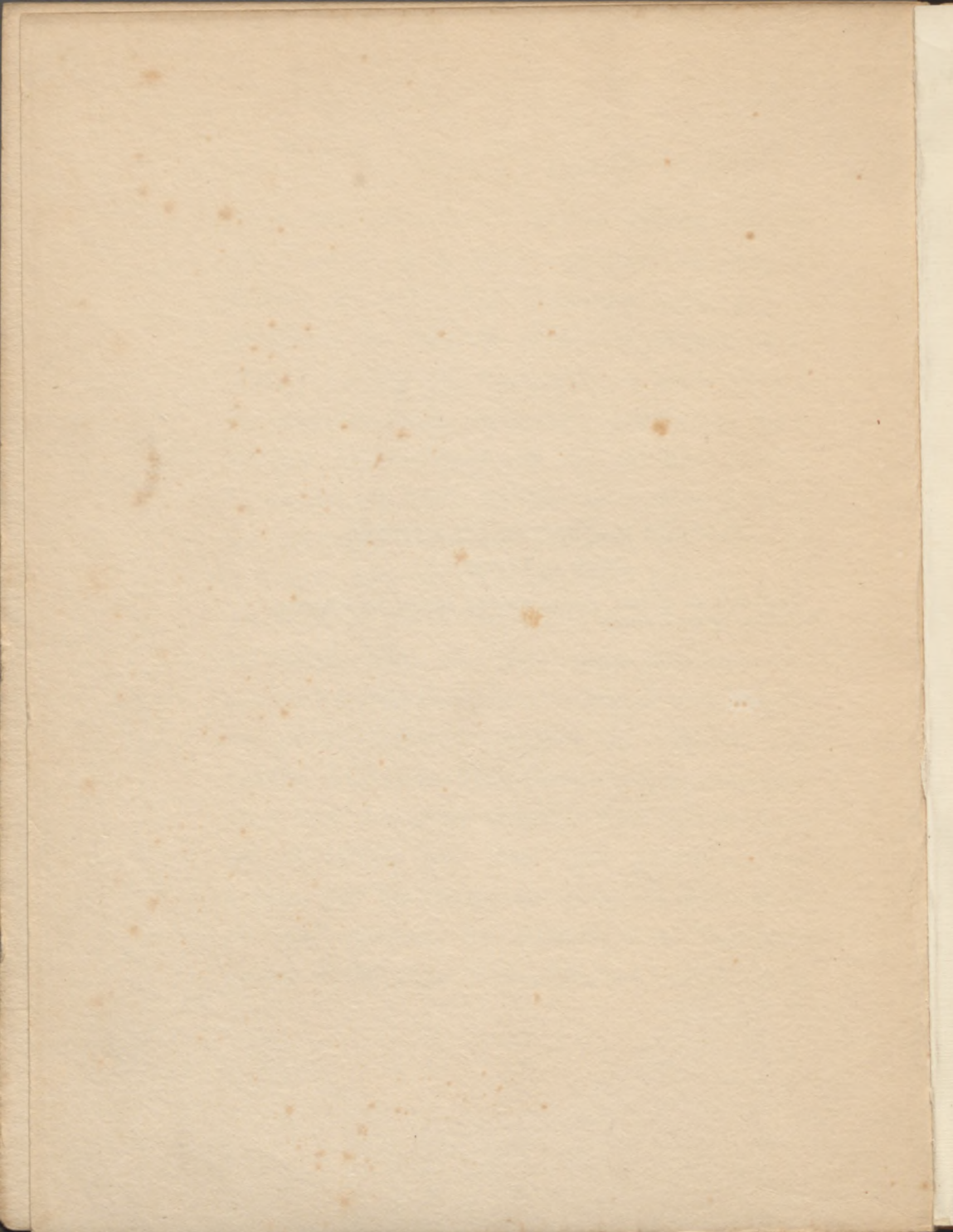
Il est juste de parler d'abord des scènes militaires, sur lesquelles Gabriel Séailles nous renseigne excellemment : "Quand après s'être formé dans l'atelier de Gillot et dans la collaboration d'Audran, Watteau voulut enfin s'affranchir, il fit, dit Caylus, des marches et des repos de soldats, et ces premiers tableaux ont peut-être égalé ce qu'il a fait de plus beau dans la suite. On y voit en effet de la couleur, de l'harmonie, des têtes fines et pleines d'esprit, et un pinceau qui conserve le goût de son dessin, prononcé jusque dans les extrémités et les draperies, et dans ce

qu'il veut exprimer." De la guerre comme de l'amour il a peint surtout le jeu, le décor; il évite "la mauvaise guerre," ce qu'elle a de dur, de cruel; il choisit de la réalité ce qui lui convient; il s'en tient à la parade, aux épisodes comiques, aux scènes pittoresques de la vie des camps. On aperçoit bien parfois un soldat le bras en écharpe, mais la blessure n'a rien de tragique, elle ne s'accompagne pas de l'expression de souffrance, elle sert à varier les attitudes, tout au plus rappelle-t-elle des souvenirs mauvais sur lesquels il vaut mieux ne point insister; quand on regarde ces scènes militaires bien observées, amusantes, mais dont les pires drames sont des averses qui tombent sur des dos courbés, des étapes par les routes boueuses et défoncées, on est surpris de penser que Watteau quitta Paris pour Valenciennes, selon toute

PLANCHE V.—JUPITER ET ANTIOPE

(Musée du Louvre)

C'est dans ce tableau que se révèlent surtout les influences
du Titien et de Rubens.





probabilité, en septembre 1709, que les soldats qu'il a vus, dont il a pris des croquis, sont les mêmes soldats qui, en 1708, s'étaient battus à Oudenarde, qui le 11 septembre 1709, sous les ordres du maréchal de Villars, venaient de livrer la sanglante et indécise bataille de Malplaquet, forcés de reculer, mais après avoir fait subir à l'ennemi des pertes qui l'arrêtèrent. Il n'a pas ignoré la guerre brutale, avec tout ce qu'elle offre de spectacles répugnants, les trainards, les convois de blessés aux figures pâles, aux linges sanglants. Parmi ces blessés recueillis à Valenciennes, se trouvait un homme qui devint l'un de ses amis les plus fidèles et dont il fit sans doute alors connaissance; Antoine de la Roque, engagé dans les gendarmes du roi, eut la jambe gauche broyée par un boulet à la bataille

de Malplaquet. Mais le génie de l'artiste décide de ce qui dans les choses, le frappe. Watteau d'instinct ne vit que la comédie de la guerre: des soldats accoudés, couchés sur le dos, étendus sur le ventre, des femmes dont l'une a son marmot au sein, au dessus d'un feu de bois, une marmite où cuit la popotte, dans le lointain une cantine (*camp volant*); une commère, juchée sur un baudet, allaite un enfant et précède la troupe en désordre, les uns à pied, d'autres à cheval, quelques-uns chargés de paquets, qui regagne ses foyers, la campagne terminée (*Retour de campagne*); la marmite est sur le feu; assis sur une couverture, des hommes jouent aux cartes auprès d'un tambour; une femme tient un enfant sur ses genoux (*Détachement faisant halte*). Watteau emprunte à Callot deux sujets que celui-ci avait traités avec sa verve ordinaire dans

les *Misères de la guerre*: le *Pillage* d'un village, la *Revanche des paysans* (gravés par Baron); on retrouve les lourds chariots chargés de butin, les épisodes de violence, les paysans armés de leur fléau et assommant les pillards, mais il y a certes plus de haine, de fureur, d'emportement réels, plus de la vraie guerre dans les êtres à peine visibles qu'indique le trait du graveur que dans les petites figures du peintre. . . .

Deux tableaux militaires qui avaient fait partie de la collection de Crozat, sont à St. Petersbourg, au musée de l'Ermitage: les *Fatigues de la guerre*, par un temps de chien, pluie et vent, un âne refuse de passer un gué et arrête le détachement en marche; les *Délassements de la guerre*: sous des toiles déployées, des femmes et des soldats bruyamment sont attablés et boivent."

Après, ce sont les pastorales, les fêtes galantes, les comédiens, et en 1717, *l'Embarquement pour Cythère*, dont une réplique se trouve au château de Potsdam.

Sur le chef-d'œuvre légendaire de Watteau, sur ce tableau synthétique de son art, Gabriel Séailles, dont les études de critique nous sont précieuses, s'exprime ainsi: "Watteau a eu cette rare fortune de se mettre tout entier dans une œuvre qui, faite de la grâce de son esprit, en reste le témoignage et le vivant symbole. *L'Embarquement pour Cythère* est le tableau qu'il présenta pour sa réception à l'Académie, plus de cinq ans après qu'il y avait été agréé (1717) Baigné dans une atmosphère blonde, où le souffle de la brise lente porte la caresse d'une musique légère, le paysage prolonge ses contours nonchalants; entre les collines bleuies, dont une lumière

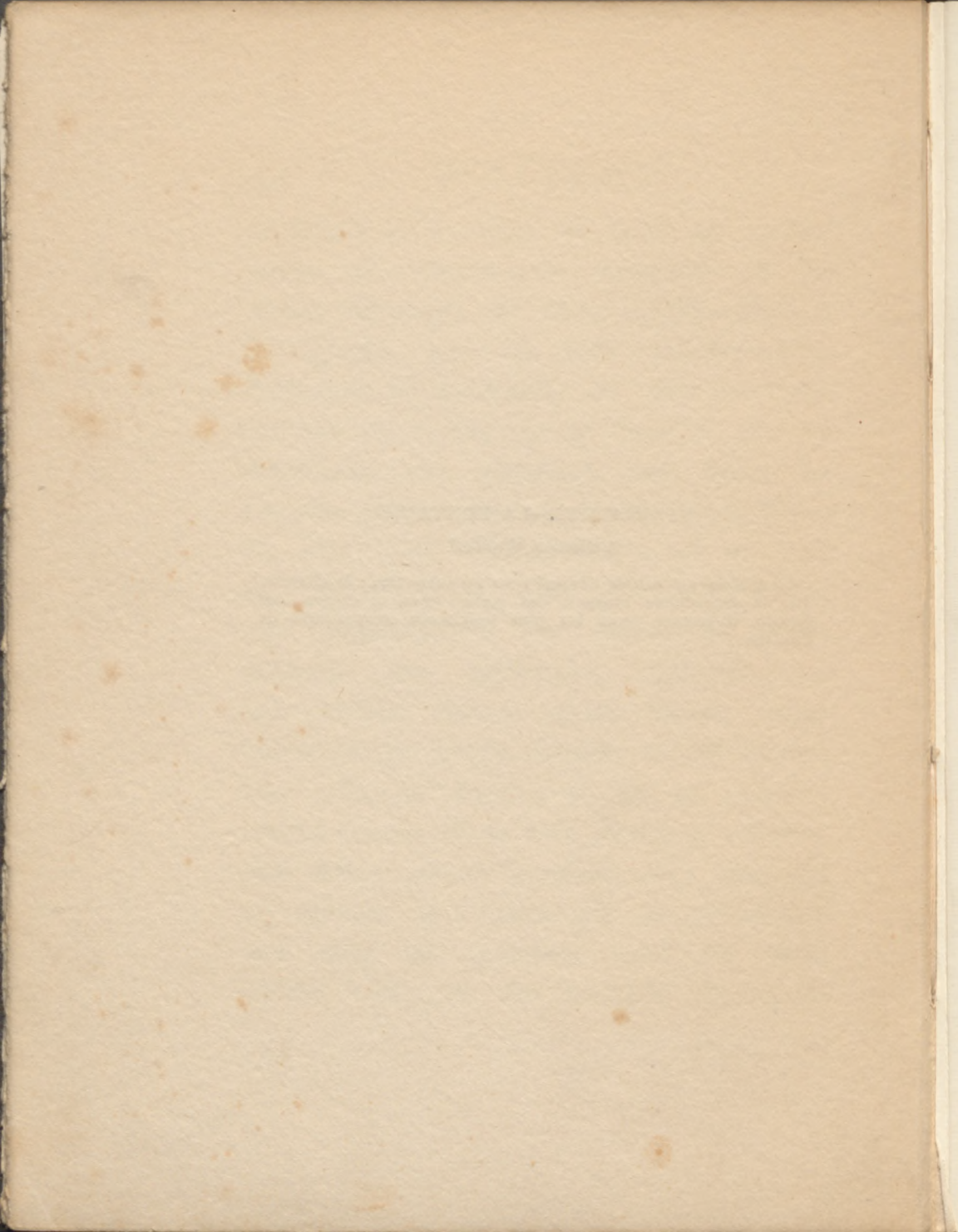
douce argente les sommets, le fleuve alangui coule, réfléchissant le ciel et ses rives, et sur ce fond de rêve, ondule la ligne des pélerins, robes de satin, petites vestes et manteaux courts, blancs, roses, bleus, relevés et soutenus par des bruns —déroulant dans son unité les épisodes variés de ce poème de l'amour sans hâte et sans fièvre. Assise sur un banc que domine un buste de Cypris sortant d'un terme de marbre où montent et s'épanouissent des roses, celle-ci écoute l'homme à genoux qui se soulève vers elle et son visage penché laisse déjà lire le charme des paroles troublantes, celle-là s'est laissée convaincre et d'un geste décidé, tend les deux mains vers l'ami qui la relève; grande, belle, sérieuse encore, déjà prête au départ, cette autre, le bras de celui qui l'entraîne autour de

la faible, se retourne et dans un mouvement de coquetterie résignée où se trahit l'élégance du corps souple, regarde le couple qui se lève comme pour l'attendre et s'enhardir de son exemple; au bas du tertre, sur le chemin, avec la familiarité des premiers pas faits, les couples jeunes joyeux et souriants, l'une, de ses deux mains, suspendue au bras du fiancé — s'en vont vers la galère d'or enguirlandée de roses, où deux nochers nus attendent, appuyés sur leur rames, tandis qu'au dessus tourbillonnent les petits Amours lancés comme une volée de fleurs; et de la causerie timide encore, où la voix hésite et tremble, aux mains qui se pressent, aux bras qui se serrent, aux yeux qui se cherchent, aux rires qui montent avec un bruit d'ailes, c'est, en ces groupes divers, le

PLANCHE VI.—LA FONTAINE

(Collection Wallace)

Ce tableau est parfois désigné sous un autre titre : *la Cascade*. Par la dispositions heureuse des personnages, le charme des figures, il compte parmi les plus gracieuses compositions de l'artiste.





même sentiment qui naît, grandit, développe ses épisodes successifs, le même chant visible dont la ligne au rythme onduleux relie les stances l'une à l'autre.

“ *L'Embarquement pour Cythère*, c'est un poème de charme délicat, où l'esprit s'émeut délicieusement, où l'imagination s'envole dans les nues, le poème des sympathies soudaines, des idylles et des langueurs, des rencontres qui font les bonheurs d'une vie, inoubliables ; c'est un pays féérique où tout se dispose de soi-même pour cet enchantement du caprice et de la fantaisie, les guirlandes de roses et d'amours envolés, le bruissement des feuillages légers, les bosquets qui offrent leur retraite aux promeneurs lassés, le reflet mélancolique du paysage, au soleil couchant dans les eaux dormantes. Dans ce monde du rêve on ne connaît ni le regret ni le

remords, ni les tumultes de la passion, ni les déchirements des sentiments contraires; les âmes descendent une pente douce qui, de la causerie spirituelle et aimable, avec des lenteurs de menuet les mène à la joie sans déranger les plis des robes de satin aux cassures lumineuses; de la vie il ne reste que la joie, et de la joie que le rêve d'un poète épris un soir de bal, dont l'enchantement se mêle à la mélancolie secrète des réveils prochains."

Dans un autre tableau de Watteau, au Louvre, *Jupiter et Antiope*, on devine l'influence qu'il subit des grands artistes du passé, comme le Titien et Rubens, celui-ci surtout.

Watteau est tout à fait lui dans sa délicieuse *Bergère*. Elle est habillée de rose rouge, de ce rouge qui semble n'avoir appartenu qu'à Vélasquez et à Watteau.

Son jupon jaune s'étale sur le banc où elle est assise, attentive non au troupeau d'une brebis et d'un chien étonné, mais à écouter le berger arcadien qui joue de la flute.

Passons de ces petites œuvres aux plus grandes peintures comme *le Retour de la chasse*, exécuté pour son ami M. de Julienne à la fin de sa vie, merveille de lignes harmoniques et de tons, et aussi à son tableau, les *Amusements Champêtres*, avec un coloris comme aucun autre coloris ne fut jamais rendu, le vieux rose, le vieux bleu, le jaune argenté, le pourpre prune se mélangeant. Au fond sont assis, dansent ou se tiennent des personnages aux teintes incomparables.

Ainsi nous pourrions passer en revue toute son œuvre que nous trouverions constamment quelque nouvelle surprise dans le

coloris et aussi quelque nouvelle supériorité dans l'exécution. On a appelé Watteau "un peintre des côtés frivoles de l'existence" mais on doit reconnaître qu'il fut un des peu nombreux maîtres qui ait marqué une nouvelle époque de l'art. "Nous le considérons, dit Camille Mauclair, comme le maître le plus original et le plus caractéristique de l'art français; Watteau, Delacroix, et Monet sont les trois lumières de cet art."

IV

LA PLACE DE WATTEAU DANS L'ART:
SES PRÉDÉCESSEURS, SON INFLUENCE.

Si l'on demandait quelle chose nouvelle Watteau donna au monde, on pourrait répondre qu'il a *humanisé* l'art de son pays et de son siècle, qu'il a sorti ses

contemporains de l'emphase et de la fausseté ampoulée pour les amener à réalité exquisement ornementée de galanterie et de mascarade. Et il fut ainsi, très lointain, le pionnier de l'impressionnisme.

Comparé au siècle qui l'avait précédé, le dix-huitième semble un jardin ensoleillé, tout embaumé de fleurs; corrects, pompeux, sans vie, les Le Brun, La Sueur, etc., ne nous ont laissé qu'une sensation d'ennui, et d'après eux une école basée sur l'étude de la nature devait sombrer avec son fondateur.

Watteau, qu'on a traité de petit maître, a eu sur l'art français une influence qui persiste encore, et, pour ne citer que ces deux-là, Chéret et Willette sont des "petits maîtres" qui procèdent de lui; sans doute il fut optimiste et *l'Embarquement pour Cythère* n'est pas toujours paré

des grâces qu'il y a mises, mais après *La vie de Saint Bruno* de Le Sueur un peu de joie et d'illusion est permis.

Watteau a laissé plus de douze cents dessins.

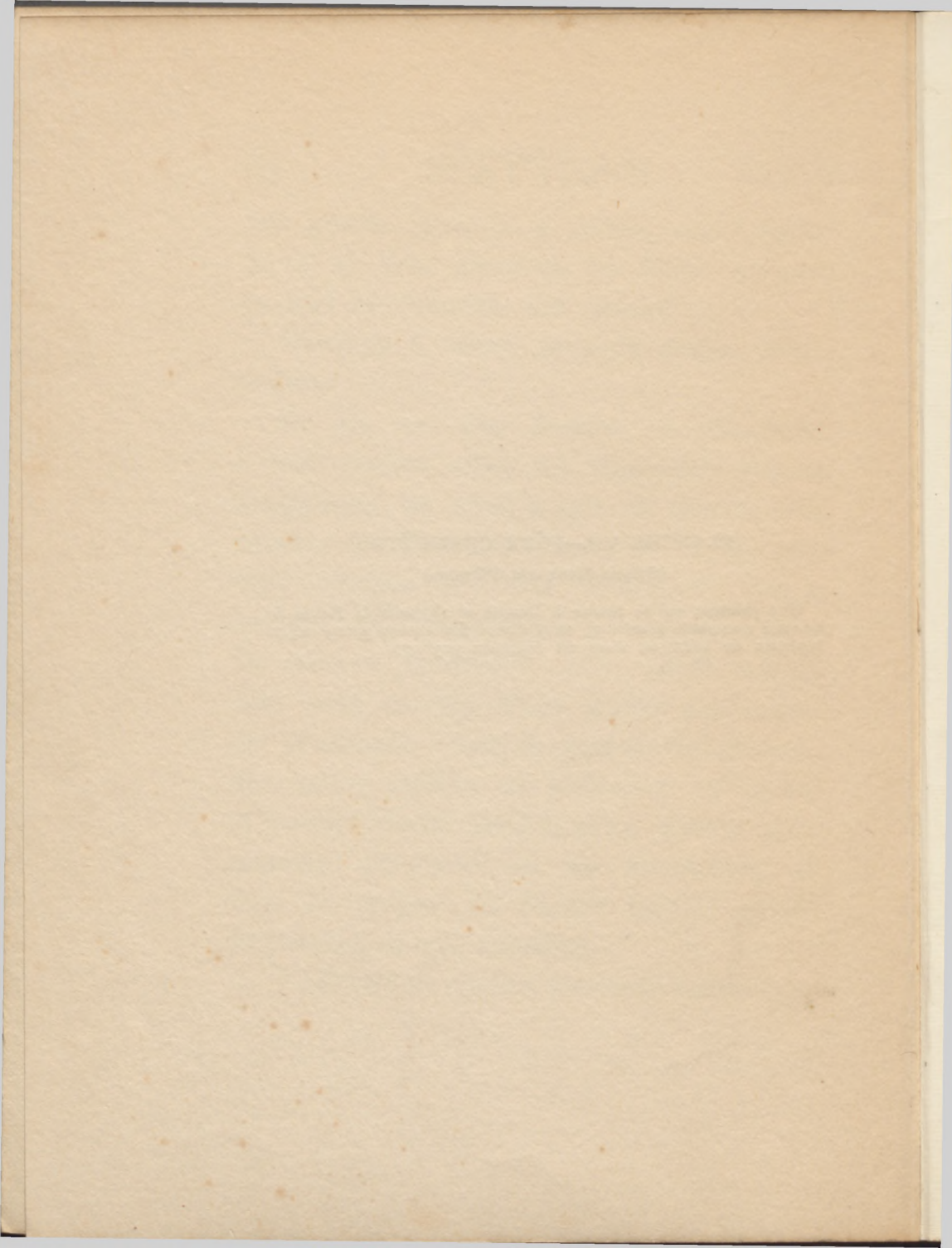
Et ici, sur ces dessins de Watteau, il faut encore citer les Goncourt: "Quel dessinateur, en effet, a mis en des dessins rapides et de premier coup le je ne sais quoi indicible qu'y met Watteau? Qui a sa grâce de crayonnage piquante? Qui a la science spirituelle d'un profil perdu, d'un bout de nez, d'une main? Les mains de Watteau! Tout le monde les connaît, ces mains tactiles, si bellement allongées, si coquettement contournées, autour d'un manche d'éventail ou de mandoline, et dont le crayon du Maître traduit amoureuxment la vie nerveuse.

"Un coup de crayon, disons-le hautement,

PLANCHE VII.—FÊTE CHAMPÊTRE

(Galerie Nationale d'Ecosse)

Une peinture qui se trouve à Dresde et s'appelle *La Partie de terrasse* ressemble à celle-ci, on y trouve les mêmes personnages typiques de Watteau dans un délicieux paysage.





WILLIAM

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

qui n'appartient qu'à Watteau, à Watteau seul, un coup de crayon dont l'esprit n'a pas besoin de signature !

“ Des merveilles que les sanguines de Watteau, mais des merveilles moins charmeresses que ses dessins aux trois crayons, ces dessins qu'on peut dire peints.” Les influences, dans l'histoire de l'Art, ont des contre-coups en tous sens ; si Constable, Turner et Bonington ont contribué un certain moment à l'orientation de l'Ecole française, ils procèdent, eux, de Watteau, et par lui de Rubens, le maître de Van Dyck, véritable fondateur de l'Ecole anglaise. La charmante *Perdita* de Gainsborough ne doit-elle rien à Watteau de sa douce mélancolie et de son fond rustique ? Constable et Turner avaient trouvé dans Watteau le premier paysagiste.

“A propos de ces grands arbres du Luxembourg, que Watteau, pendant son séjour chez Audran, dessinait sans cesse, disons que Watteau est un grand paysagiste dont l'originalité n'a pas encore été mise en relief. Le peintre qui de la maison de campagne de Crozat à Montmorency, a fait le tableau gravé sous le nom de *la Perspective*, est un créateur qui a inventé un genre neuf. Le paysage académique, autrement dit le paysage en quête d'une noblesse, d'une beauté extra-naturelle, Watteau l'a réalisé avec des qualités et des secrets qui n'ont rien des procédés et des éliminations de ses prédécesseurs et de ses contemporains. Avec ses arbres à rameaux ruisselant et cascasant jusqu'à terre, avec ses bouquets de charmille ouverts en éventail derrière une sieste d'après-midi, avec ses arcs de verdure

s'ouvrant comme entre des portants de coulisses, avec ses clairières foulées par un menuet dans un rayon de soleil, avec ses grandes futaies imitant derrière les baigneuses un rideau à moitié déroulé, avec toute cette légère frondaison, touchée de sa fluide couleur, et meublée de balustres, de termes, de statues, de femmes de marbre, d'enfants de pierre, de fontaines enveloppées de pluie, Watteau a fait une nature plus belle que la nature. Mais est-ce seulement ce mélange de la vraie nature associée à un arrangement *opéradique*, qui a fait obtenir à Watteau cette victoire? Non. Watteau la doit, cette victoire, au poète dont est doublé le peintre. Regardez dans tous ces berceaux, ces bocages, dans toute cette ombre feuillue, regardez les trous, les jours, les percées, qui mènent toujours l'œil à du ciel, à des perspectives, à des

horizons, à du lointain, à de l'infini, à de l'espace lumineux et vide qui fait rêver. . . . L'ennoblissement dont Watteau revêt son paysage académique, à lui, c'est la poésie du peintre-poète, poésie avec laquelle il *surnaturalise*, pour ainsi dire, le coin de terre que son pinceau peint. Des paysages idéalisés, des paysages atteignant, dans leur composition poétique, un certain surnaturel, auquel l'art matériel de la peinture ne semble pas pouvoir monter : c'est là le caractère du paysage de Watteau ; c'est là le caractère de cette *Isle enchantée*, où au bord d'une eau morte et rayonnante et qui se perd sous des arbres transpercés d'un soleil couchant, des hommes et des femmes sont assis sur l'herbe, les yeux aux montagnes neigeuses de l'autre rive, à la plaine immense, à l'étendue sans bornes et sans limite, et tout

accidentée des mirages de la lumière rasante des heures qui précèdent le crépuscule.

“ Cette gravure reste dans la mémoire, non comme le souvenir net d'une image, mais bien plus réellement comme la réminiscence flottante d'une description d'île enchantée, lue dans quelque livre d'imagination.” (Goncourt.)

V

SES CRITIQUES ET SES ADMIRATEURS.

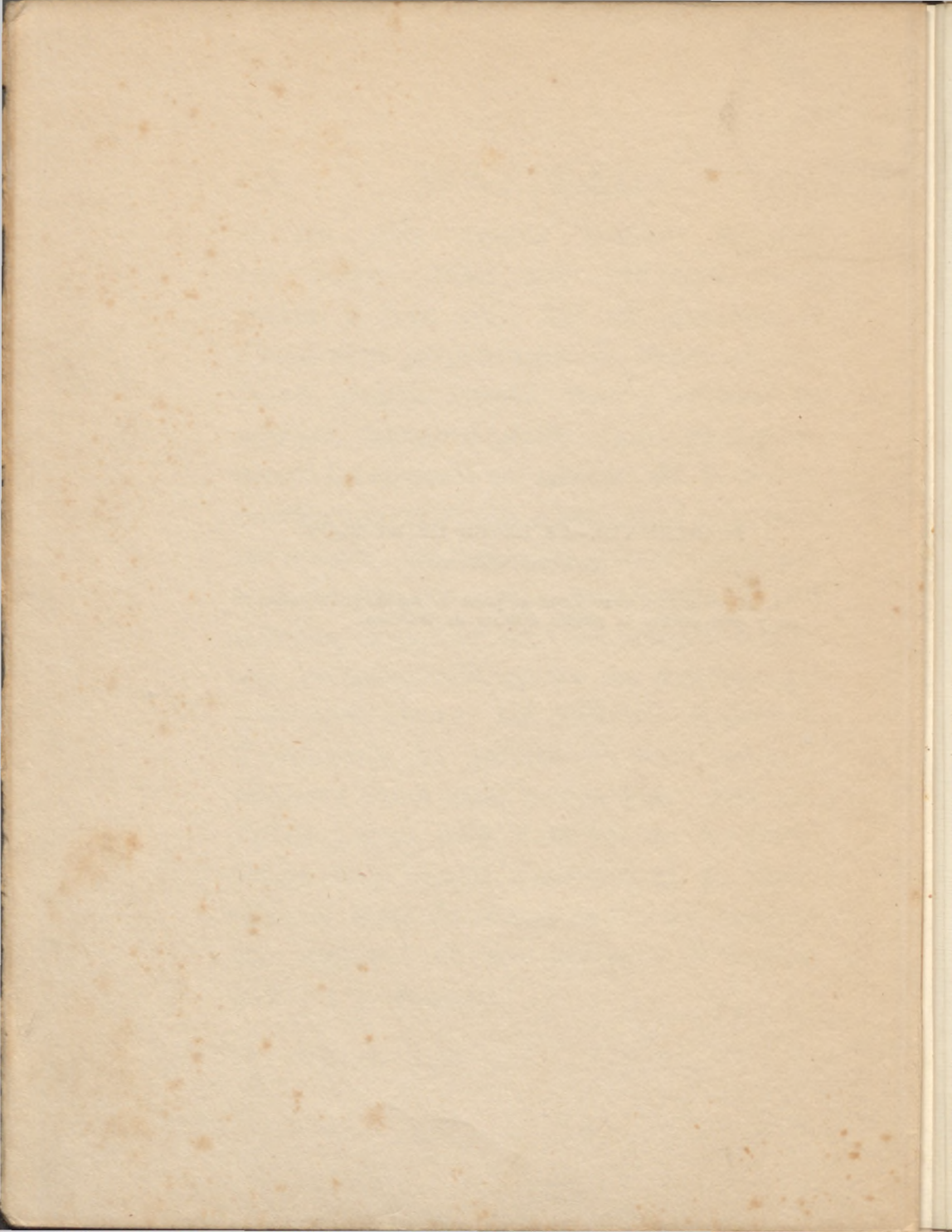
La source de toutes les biographies de Watteau est ce Mémoire du Comte de Caylus qui avait été égaré et qui fut retrouvé par les Goncourt, comme nous l'avons conté précédemment. Il nous a fourni, sur le mode de travail de l'artiste des renseignements précieux : “ Watteau aimait à peindre à gras, cette manœuvre a eu toujours beaucoup de partisans,

et les plus grands maîtres en ont fait usage. Mais pour l'employer avec succès, il faut avoir fait de grandes et d'heureuses préparations, et Watteau n'en faisait presque jamais. Pour y suppléer en quelque façon, il était dans l'habitude, quand il reprenait un tableau, de le frotter indifféremment d'huile grasse et de repeindre par dessus. Cet avantage momentané a par la suite fait un tort considérable à ses tableaux: à quoi encore a beaucoup contribué une certaine malpropreté de pratique qui a dû faire tourner ses couleurs. Rarement il nettoyait sa palette et était souvent plusieurs jours sans la changer. Son pot d'huile grasse dont il faisait un si grand usage, était rempli d'ordures et de poussière et mêlé de toutes sortes de couleurs qui sortaient de ses pinceaux à mesure qu'il les y trempait."

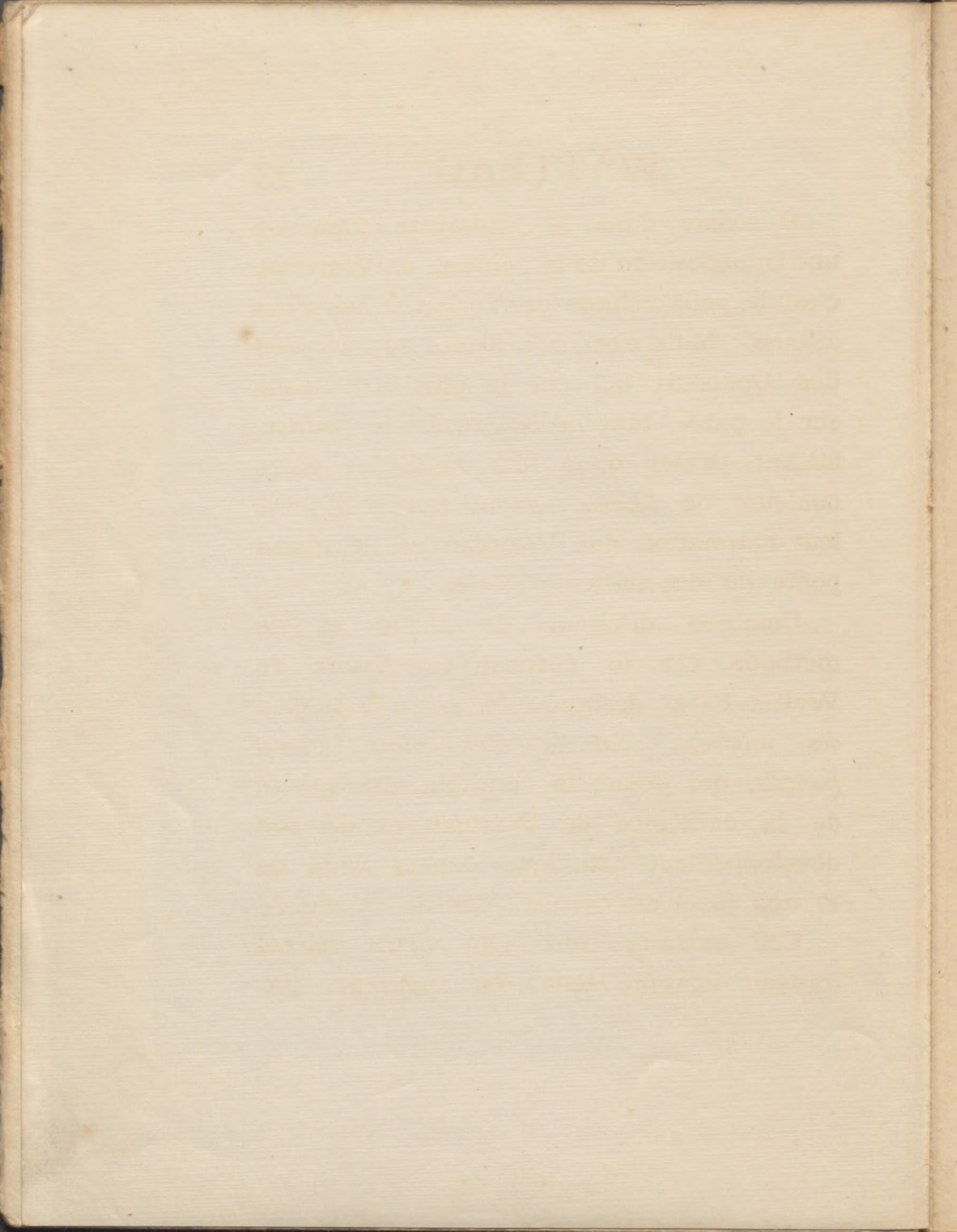
PLANCHE VIII.—LA LEÇON DE MUSIQUE

(Collection Wallace)

C'est un tableau merveilleux au point de vue de la coloration ;
on y peut étudier la palette délicate de Watteau.







Il existe dans la littérature française une transposition de la peinture de Watteau, c'est le petit volume de Verlaine: les *Fêtes galantes*. Mais c'est la brillante appréciation des Goncourt qui eut le plus d'influence sur le public tant ils ont révélé le peintre, faisant passer dans leur style les gaies couleurs de *l'Embarquement*, tant est juste leur affirmation que Watteau est le grand poète du dix-huitième siècle.

Combien différent de tenue et de méthode est le portrait imaginaire de Walter Pater désigné: *Un prince de la Cour des peintres: Extraits d'un vieux journal français*, qui donne la véritable atmosphère de la naissance de Watteau et de son développement artistique depuis l'âge de 17 ans jusqu'au dernier jour de sa vie.

Ces extraits sont d'un vieux journal français imaginé tenus en apparence par

une sœur aînée de Jean Baptiste Pater, l'élève de Watteau. Cette femme solitaire et sensitive qui a ardemment égaré son cœur fermé vers le peintre indifférent vivait à Valenciennes, le berceau de Watteau. Le début est daté :

“Valenciennes, Septembre 1701.

“On a rajeuni le grand cabinet de travail de mon père . . . Avec les ouvriers du vieux Watteau vint son fils ‘le génie,’ le filleul et homonyme de mon père, un jeune homme aux cheveux noirs, dont les yeux grands et inquiets semblent errer perpétuellement sur les divers dessins qui sont exposés ici. Mon père considère que c'est réellement un génie et qu'il est né peintre. . . . Et juste là où la foule était le plus occupée le jeune Antony fut trouvé hissé dans une des niches du vieil hotel de ville, esquissant la scène

avec une fidélité parfaite mais avec une sorte de grâce, un tact merveilleux d'omission comme mon père nous le montrait en comparant la réalité vulgaire vue de sa propre fenêtre. Qui a fait que le vulgaire vieil Arlequin, le bouffon et Colombine paraissent des personnages de quelque pays de fées. . . . Son père ne veut pas lui faire apprendre la peinture."

"Octobre 1701.

"Principalement sur les sollicitations de mon père, le vieux Watteau a consenti à placer ici Antony chez un professeur de peinture . . . Ah! des dons comme les siens, sûrement, peuvent une fois en progrès faire qu'une industrie semble avoir de la valeur. . . . Il est enclin à l'exactitude, à se diminuer trop hâtivement ainsi que ce qu'il produit—oui, je pourrais être offensé par une sorte d'ironie qui quelquefois

traverse la douceur de sa façon d'être habituelle ; seulement, d'après ce que je peux voir, il se traite de la même manière."

Ainsi cette gentille femme continue à enregistrer dans son Journal, comme rêvant sur la vie de quelqu'un qu'elle aime, les événements saillants de la carrière d'Antony Watteau. Rien n'échappe à la sympathie et à l'intelligence de Walter Pater, de sorte qu'à la fin nous arrivons en le lisant à une parfaite appréciation de Watteau. Cet essai sous forme de journal est un chef-d'œuvre sur "un petit maître : " En août 1705 nous trouvons ce qui suit :

"Antony a bonne mine dans son habit à longues basques à la mode du jour et paraît plus grand qu'il n'est réellement ; il nous fit emporter notre crème et nos fraises des bois (pour un croquis

sur ce gros livre de poche qu'il portait), nous fit ranger sur une pente douce d'un des frais espaces à l'endroit où les arbres du bois s'écartent un peu, tandis que Jean-Baptiste et ma plus jeune sœur dansaient un menuet sur le gazon aux accents des mélodies d'un joueur de luth ambulant que nous avons rencontré.

“Il est visiblement heureux à la pensée de son retour à Paris et par moments devient plus libre et plus animé quand il nous entretient des peintures de Pierre Paul Rubens qui sont dans notre église.”

En août 1717 elle écrit : “Il me semble qu'Antony Watteau reproduit le monde galant, ces femmes vêtues d'habits bariolés et poudrées, et ces beaux cavaliers, moins pour sa propre satisfaction que parce qu'il méprise ces choses. S'il y voit un sujet à excellente exposition artistique, il

le note et lui prêtant le charme de sa mélancolie profonde et de son art exquis, il transforme en grâce la simple gentillesse. Tout apparaît certainement très gracieux, frais, animé, piquant comme il aimait à dire et témoigne d'une perfection telle que le sujet s'embellit de qualités qu'il emprunte entièrement à la palette de l'artiste.

“ On nous montre sa nostalgie turbulente, ses progrès, ses succès et ses voyages çà et là, son dégoût du monde qu'il peint, et jusqu'à ce qu'elle dit d'un été : 'une toile de sentiment contagieuse qui passe comme une effusion avec ses fleurs et son architecture fleurie.' ”

“ Janvier 1750.

“ Ces sourcils durement arqués, ces yeux inquiets qui semblent plus grands que jamais—quelque chose qui saisit et

semble presque terrible dans son expression dit clairement sa vie et fixe irrésistiblement sur les sentiments qui l'ont toujours animée. Et ensuite, la fin, à la date de Juillet 1721.

“Antony Watteau mourut subitement dans les bras de M. Gersaint, pendant un des derniers jours chauds de Juillet. Au dernier moment, il avait exécuté un crucifix pour le bon curé de Nogent trouvant trop petit et trop grossier celui qu'il possédait. Il mourut dans des sentiments de foi très vive.

“Il fut maladif toute sa vie; ce fut aussi toujours un rêveur, sans cesse à la recherche de cet idéal dont le monde offre si peu de réalisations.”

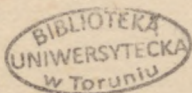
VI

EPILOGUE

Watteau est le grand maître du dix-huitième siècle français.

“Watteau, disent les Goncourt, a renouvelé la grâce. La grâce, chez Watteau, n'est plus la grâce antique : un charme rigoureux et solide, la perfection de marbre de la Galatée, la séduction toute plastique et la gloire matérielle des Vénus. La grâce de Watteau est la grâce. Elle est le rien qui habille la femme d'un agrément, d'une coquetterie, d'un beau particulier différent et supérieur au beau physique. Elle est cette chose subtile qui semble le sourire de la ligne, l'âme de la forme, la physionomie spirituelle de la matière.”

Imprimerie PIERRE LAFITTE ET CIE,
PARIS.



CONTENTS

WATTS' THEORY OF THE STEAM ENGINE 1

WATTS' THEORY OF THE STEAM ENGINE 1

WATTS' THEORY OF THE STEAM ENGINE 1

WATTS' THEORY OF THE STEAM ENGINE 1

WATTS' THEORY OF THE STEAM ENGINE 1

WATTS' THEORY OF THE STEAM ENGINE 1

WATTS' THEORY OF THE STEAM ENGINE 1

WATTS' THEORY OF THE STEAM ENGINE 1

WATTS' THEORY OF THE STEAM ENGINE 1

WATTS' THEORY OF THE STEAM ENGINE 1

WATTS' THEORY OF THE STEAM ENGINE 1

WATTS' THEORY OF THE STEAM ENGINE 1

WATTS' THEORY OF THE STEAM ENGINE 1

WATTS' THEORY OF THE STEAM ENGINE 1

WATTS' THEORY OF THE STEAM ENGINE 1

WATTS' THEORY OF THE STEAM ENGINE 1

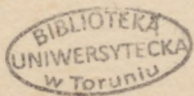
INDEX

VI
EPILOGUE

Watteau est le grand maître du dix-huitième siècle français.

“Watteau, disent les Goncourt, a renouvelé la grâce. La grâce, chez Watteau, n'est plus la grâce antique: un charme rigoureux et solide, la perfection de marbre de la Galatée, la séduction toute plastique et la gloire matérielle des Vénus. La grâce de Watteau est la grâce. Elle est le rien qui habille la femme d'un agrément, d'une coquetterie, d'un beau particulier différent et supérieur au beau physique. Elle est cette chose subtile qui semble le sourire de la ligne, l'âme de la forme, la physionomie spirituelle de la matière.”

Imprimerie PIERRE LAFITTE ET CIE,
PARIS.

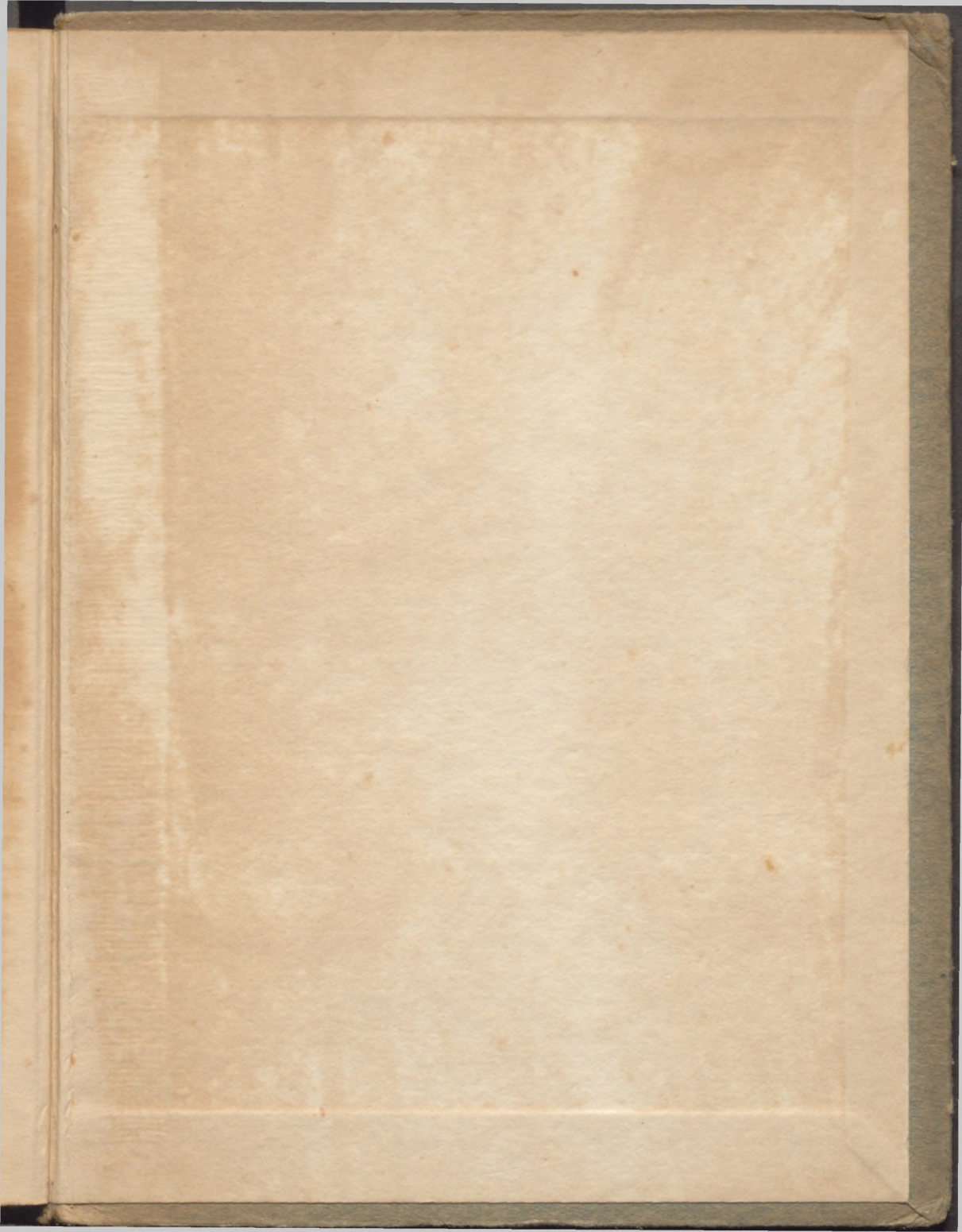


102 /

Biblioteka Główna UMK



300044144019



Biblioteka Główna UMK



300044144019

Biblioteka
Główna
UMK Toruń

1514156

